

Ici, un obstacle semblait devoir arrêter la marche de l'incendie ; au bas de Scotch Hill se trouvait un canal au-delà duquel étaient construits les ateliers de la compagnie qui alimente la ville de gaz. Mais le foyer était si ardent, l'atmosphère si incandescente que cet établissement prit feu comme par enchantement, et bientôt après, les flammes enveloppèrent et détruisirent le faubourg de Kensington tout entier. De ce côté, l'œuvre de destruction était consommée ; le fléau s'arrêta faute d'aliments. Mais il lui restait encore à faire des ravages dans d'autres parties de la cité. Cependant, le vent s'étant maintenu au nord-ouest, on réussit à arrêter les progrès du feu, non pas, d'ailleurs, sans avoir fait encore quelques pertes considérables, notamment celle du pont en bois qui traversait la rivière de Momongahela, et celle de la *Pittsburg Bank*, qui, disait-on, était mise, par sa construction, à l'abri des plus terribles incendies. Il avait suffi de cinq heures à l'élément destructeur pour anéantir vingt blocks composés de 1,000 à 1,200 maisons, car les détails que nous venons de donner sont empruntés à des correspondances datées de six heures du soir, et nous l'avons dit, c'était à midi qu'avait commencé le feu. Les journaux du 5 ajoutent que les flammes étaient contenues dans leur vaste foyer, autour duquel les pompes manœuvraient avec une grande activité.

L'incroyable vitesse avec laquelle s'est accompli ce désastre a beaucoup contribué à augmenter les pertes qui en résulteront, car, ayant le temps à peine de fuir devant les flammes qui marchaient à pas de géant, les malheureux habitans n'ont pu sauver ni mobiliers ni marchandises. Ou bien, si quelques-uns réussissaient à jeter à la hâte par les croisées des meubles et des ballots, ou même à les transporter à quelque distance, force leur était, bientôt, de les abandonner à l'incendie. Dans Front street, où se trouvaient les plus riches magasins, on avait entassé des monceaux de marchandises sur le quai, le plus près possible de la rivière : mais, à peine ce pénible déménagement était-il terminé que les flammes arrivèrent et détruisirent presque tout. Auno mbre des principaux édifices anéantis, on compte une manufacture de coton, toutes les compagnies d'assurances, une banque, trois bureaux de change, une église, deux grands hôtels, deux journaux, plusieurs imprimeries, les bureaux de la mairie, une vaste écurie publique, l'établissement du gaz, une grande fonderie, le pont de Momongahela, etc., etc.

En outre des pertes énormes qu'elle a causées au commerce, cette grande calamité a réduit à la misère et laissé sans asile plusieurs centaines de familles, plusieurs milliers d'individus qui, le lendemain, ont dû se trouver à la merci de la charité publique. On parle de quelques personnes tuées ou brûlées pendant cette fatale après-midi, mais le désordre était encore si grand qu'il avait été impossible de recueillir les détails d'une aussi immense catastrophe. On ne comptait encore que deux cadavres ; il est probable que les prochaines correspondances grossiront ce chiffre. Il faut aussi attendre de plus amples informations pour donner une évaluation approximative aux propriétés et marchandises qui sont devenues la proie des flammes. On a déjà hasardé le chiffre de dix millions de dollars, il est arbitraire, mais nous craignons qu'il ne soit pas exagéré, s'il n'y a pas eu exagération dans le nombre des maisons anéantis, car cela mettrait à environ 3,000 dollars, en moyenne, la valeur de chaque édifice et de son contenu, ce qui n'est pas trop, puisqu'il s'agit des quartiers commerçants et manufacturiers. A New-York, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1835, 6 à 700 maisons seulement furent détruites et la perte s'éleva à bien plus de 10 millions de dollars. L'étendue de ce désastre, d'ailleurs, ne sera probablement jamais bien connue, car, à Pittsburg, comme il y a 10 ans à New-York, les victimes auront intérêt à dissimuler leurs pertes pour ne pas compromettre complètement leur crédit au dehors.

— Un crime incroyable a été commis mercredi, 5 février, dans le village de Ligonby (Cumberland). Une femme, nommée Jane Crosby, avait l'habitude de se livrer à la boisson. Son mari lui reprochait souvent sa conduite ; lorsqu'il revenait de l'ouvrage, il questionnait ordinairement la plus jeune de leurs enfans, petite fille de neuf ans, sur ce qu'avait fait sa mère, et la pauvre enfant répondait ingénument que sa mère avait bu suivant son habitude. Jane Crosby, dénoncée ainsi par sa fille, l'avait prise en telle aversion qu'elle résolut de se débarrasser d'elle. Mercredi dernier, cette mère dénaturée déshabilla la pauvre petite, ne lui laissant que sa chemise, puis après avoir caché ses vêtemens au fond d'une armoire, elle alluma un grand feu dans la cuisine, et, prenant l'enfant par la jambe, elle la tint suspendue perpendiculairement la tête en bas au-dessus des flammes, de manière à ce que la tête touchât le bord du foyer. En quelques instans, la malheureuse enfant était littéralement brûlée, et la mort avait mis fin à ses souffrances. Alors sa mère, retirant son cadavre du feu, courut chez une voisine en disant que son enfant, qu'elle avait laissée seule avec sa sœur, était tombée dans le feu pendant son absence.

Les voisins ajoutèrent peu de crédit à ce récit ; la conduite de Jane Crosby ne pouvait que faire naître les plus graves soupçons, soupçons qui furent corroborés encore par cette circonstance, qu'on ne trouva près du foyer aucun débris de vêtement brûlé, et que la chemise de l'enfant n'était brûlée qu'à l'endroit du cou et de la poitrine. Le coroner fut prévenu, et une enquête commença. On trouva dans l'armoire les vêtemens de la victime, et, ce qui est contre l'accusée un témoignage accablant, son autre fille a dit qu'elle était dans la cuisine au moment où sa mère a fait périr sa sœur, et qu'elle l'avait menacée de la brûler aussi, si elle révélait ce qu'elle avait vu. L'enquête a été ajournée à lundi prochain, pour recueillir de nouveaux détails.

LE SCRUPULE BIEN RARE,

OU :

LES HEUREUX FRUITS DE LA VERTU.

J'ai souvent entendu raconter à un ecclésiastique de mes amis l'histoire suivante, qui m'a toujours paru faire une grande impression sur ses auditeurs ; cette épreuve, plusieurs fois répétée, m'a fait penser qu'elle produirait le même effet sur les lecteurs de ce recueil, et c'est dans cet espoir que j'ai voulu l'y consigner.

« Je connaissais depuis longtemps, disait ce digne ecclésiastique, un commissionnaire placé au coin de la rue que j'habitais, et qui avait souvent fait pour moi différentes commissions dans lesquelles je lui avais toujours reconnu autant d'intelligence que de fidélité ; ayant eu plusieurs fois occasion de causer avec lui, il m'avait conté tous ses petits détails de famille ; je savais qu'il avait une femme et deux enfans, dont l'un était en apprentissage chez un menuisier, et l'autre chez un serrurier ; son père existait encore, mais son grand âge le rendait incapable d'aucun travail, et il vivait chez son fils, auquel il payait cinq cents francs de pension ; la conduite pieuse et réglée de cette honnête famille m'avait singulièrement attaché à elle : tous les jours de fête et de dimanche, je les voyais assister régulièrement aux offices divins ; aux grandes fêtes de l'Eglise, ils ne manquaient jamais d'approcher de la sainte table, et je savais en outre, par des renseignemens certains, que leurs actions étaient en tout conformes aux sentimens religieux qu'ils manifestaient ; jamais de cabarets, jamais de jeu, jamais de dispute : les plaisirs qu'ils prenaient étaient toujours en commun et toujours honnêtes.

« Il y a bien trois semaines que je remarquais avec peine l'absence du grand-père à l'église, lorsque son fils vint un jour m'apprendre que ses jambes lui avaient totalement refusé le service, que ses forces diminuaient considérablement de jour en jour, et qu'ils craignaient bien de le perdre sous peu de tems ; il me pria en même tems de vouloir bien au défaut de son confesseur, qu'une longue maladie avait forcé à aller respirer l'air de la campagne, venir adoucir les derniers momens du vieillard, en lui parlant des choses du ciel, et le disposant, par la réception des sacremens, au grand compte qu'il allait probablement avoir bientôt à rendre. Je n'aurais pas refusé cette demande, faite même par un étranger ; dans cette circonstance, je fis plus, car je l'acceptai avec joie, certain de trouver à m'édifier auprès d'un homme que j'avais déjà vu plusieurs fois, et dont j'avais toujours admiré la sagesse et la piété.

Dès le jour même, au soir, je me rendis auprès de lui ; je le trouvai assis dans un grand fauteuil, entouré de ses enfans et petits-enfans, qui cherchaient à deviner dans ses yeux quel service ils pourraient lui rendre, et dont la contenance triste annonçait assez la peine qu'ils éprouvaient en pensant à la prochaine séparation dont ils étaient menacés : l'un d'eux faisait à haute voix une lecture dans le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, et lorsque j'entrai, il en était à ce verset du chapitre quarante-septième du livre troisième : « Tu ne travailleras pas longtemps ici-bas, et tu ne seras pas toujours oppressé par les douleurs. Attends un peu et tu verras la fin de tes maux. »

— Quelles consolantes paroles, Monsieur, me dit-il, et que ce chapitre entier que je me fais relire pour la troisième fois, est bien propre à me faire bénir mes quatre-vingt-sept ans qui vont bientôt, je l'espère, me mettre en possession d'un bonheur dont il nous donne une si haute idée ! Il me semble que Jésus-Christ m'adresse ces mêmes paroles que je viens d'entendre : « Je peux te récompenser au-delà de toutes bornes et de toutes mesures... Lève donc les yeux vers le ciel. Me voilà, et tous mes Saints avec moi ; ils ont soutenu de grands combats dans le monde ; maintenant ils se réjouissent, maintenant ils sont consolés, maintenant ils sont en assurance, maintenant ils se reposent, et ils demeureront avec moi dans le royaume de mon père. » Oh ! qu'il est doux, au moment de quitter ce monde, de pouvoir envisager l'autre sans crainte ! Qu'il est doux de pouvoir repasser sans amertume toutes les années de sa vie, et de ne voir qu'un père, dans celui que la conscience du méchant ne lui montre que comme un juge irrité !

Je ne connaissais pas encore assez ce saint vieillard pour ne pas craindre pour lui un excès de confiance peut-être dangereux : « Il est l'un et l'autre, lui dis-je ; il unit la bonté d'un père à la sévérité d'un juge ; heureux celui en qui il ne trouvera aucune tache ; car rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. »

Le vieillard à ces mots garda un profond silence, comme absorbé dans une profonde réflexion ; puis, reprenant la parole : J'ai commis bien des fautes, sans doute, dit-il, mais puisqu'il est vrai qu'un repentir sincère les efface toutes, je ne m'en rappelle pas une seule que je n'aie véritablement regretté d'avoir commise.